

Kazuo
ISHIGURO

AUPRÈS DE MOI
TOUJOURS

Traduit de l'anglais
par Anne Rabinovitch



Titre original :
Never Let Me Go

Éditeur original :
Faber and Faber Limited, Londres

© Kazuo Ishiguro, 2005
ISBN original : 0-571-22411-3

ISBN : 2-84893-019-5

Pour la traduction française :
© Éditions des Deux Terres, mars 2006.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.les-deux-terres.com

À Lorna et Naomi

L'Angleterre à la fin des années quatre-vingt-dix

PREMIÈRE PARTIE

1

Je m'appelle Kathy H. J'ai trente et un ans, et je suis accompagnante depuis maintenant plus de onze ans. Je sais que cela paraît assez long, pourtant ils me demandent de continuer huit mois encore, jusqu'à la fin de l'année. Cela fera alors presque douze ans. Si j'ai exercé aussi longtemps, ce n'est pas forcément parce qu'ils trouvent mon travail formidable. Je connais des accompagnants très compétents qui ont été priés d'arrêter au bout de deux ou trois ans à peine. Et je connais le cas d'un accompagnant au moins qui a poursuivi son activité pendant quatorze ans alors qu'il ne valait rien. Je ne cherche donc pas à me vanter. Pourtant je sais de source sûre qu'ils ont été satisfaits de mon travail, et dans l'ensemble, je le suis aussi. Mes donneurs ont toujours eu tendance à récupérer bien mieux que prévu. La rapidité de leur guérison s'est

révélée impressionnante, et presque aucun d'entre eux n'a été classé « agité », même avant le quatrième don. Bon, peut-être que je me vante maintenant. Mais c'est très important pour moi d'être capable de bien faire mon travail, et en particulier de veiller à ce que mes donneurs demeurent « calmes ». À leur contact, j'ai acquis une sorte d'instinct. Je sais quand rester près d'eux pour les reconforter, et quand les laisser livrés à eux-mêmes ; quand les écouter jusqu'au bout, et quand leur dire de se ressaisir.

En tout cas, je n'ai pas de grandes prétentions. Certains soignants en exercice sont tout aussi capables, mais ne bénéficient pas d'une telle reconnaissance. Si vous êtes l'un de ceux-là, je peux comprendre que vous m'enviez – mon studio, ma voiture et, surtout, la faculté que j'ai de choisir mes patients. Et j'ai étudié à Hailsham – ce qui suffit parfois à braquer mes collègues. Kathy H. a le droit de choisir, disent-ils, et elle sélectionne toujours des individus de son espèce : des gens de Hailsham ou de l'une des autres résidences privilégiées. Rien d'étonnant qu'elle ait un bilan hors du commun. Je l'ai assez entendu, et je suis sûre qu'on vous l'a répété maintes fois, aussi peut-être y a-t-il un fond de vérité là-dedans. Mais je ne suis pas la première à avoir mon mot à dire, et sûrement pas la dernière. Et j'ai fait ma part en m'occupant de personnes qui avaient été élevées dans toutes sortes d'endroits. Souvenez-vous qu'à la fin, j'aurai rempli ces fonctions pendant douze années, et

que depuis seulement six ans ils m'accordent la liberté du choix.

Et pourquoi pas ? Les accompagnants ne sont pas des machines. On essaie de faire le maximum pour chaque donneur, et au bout du compte on s'use. On ne dispose pas d'une patience ni d'une énergie illimitées. Et, bien sûr, quand on en a l'occasion, on préfère s'occuper de ses pairs. C'est naturel. Jamais je n'aurais pu tenir tout ce temps si j'avais cessé de compatir aux souffrances de mes donneurs à chaque étape du processus. Et si je n'avais pas commencé à les sélectionner, comment serais-je devenue à nouveau proche de Ruth et de Tommy après toutes ces années ?

Bien sûr, ces jours-ci, les donneurs dont je me souviens sont de plus en plus rares, et en pratique je n'ai disposé que d'une marge très étroite. Je le répète, le travail est beaucoup plus pénible quand on n'a pas ce lien profond avec le donneur, et, bien sûr, je regretterai de ne plus être accompagnante, mais je sens qu'il est temps d'arrêter à la fin de cette année.

Ruth, soit dit en passant, n'a été que le troisième ou le quatrième donneur que j'ai eu le droit de choisir. À ce moment-là elle avait déjà son propre accompagnant, et je me souviens qu'il m'a fallu une certaine audace pour obtenir le poste. Mais j'ai fini par y arriver, et dès l'instant où je l'ai revue, dans ce centre de convalescence à Douvres, toutes nos différences – alors qu'elles ne s'étaient pas exactement dissipées – ont paru bien moins importantes que le reste : comme le

fait que nous avions grandi ensemble à Hailsham, que nous savions et nous rappelions des choses ignorées de tous. Je suppose qu'à partir de ce jour-là, pour choisir mes donateurs, je me suis tournée vers les gens du passé, et, dans la mesure du possible, vers les anciens de Hailsham.

Au cours des années, il y a eu des périodes où j'essayais d'effacer Hailsham de ma mémoire, où je me disais que je ne devais plus regarder autant en arrière. À un certain moment, j'ai cessé de résister. C'est venu d'un échange avec un donneur en particulier, au cours de ma troisième année de pratique ; de sa réaction quand j'ai mentionné que j'étais de Hailsham. Il émergeait à peine de son troisième don, l'intervention s'était mal passée, et il devait savoir qu'il ne s'en remettrait pas. Il pouvait à peine respirer, mais il a regardé vers moi et il a dit : « Hailsham, je parie que c'était un endroit magnifique. » Et le lendemain matin, tandis que je faisais la conversation pour lui occuper l'esprit et que je lui demandais où *il* avait grandi, il a mentionné une ville du Dorset, et sous les marbrures de son visage s'est esquissée une grimace d'un genre tout à fait nouveau. Je me suis alors rendu compte à quel point le rappel de ses origines lui était insupportable. Au lieu de cela, il voulait entendre parler de Hailsham.

Pendant les cinq ou six jours suivants, je lui ai donc raconté ce qu'il désirait savoir ; il restait allongé là avec tous ses tuyaux, un doux sourire aux lèvres. Il

m'interrogeait sur les petites et les grandes choses. Sur nos gardiens, sur les coffres à collection que chacun de nous rangeait sous son lit, sur le football, les *rounders*, le petit sentier qui contournait la maison principale, avec tous ses coins et ses recoins, l'étang des canards, la nourriture, la vue de la salle de dessin sur les champs par une matinée de brouillard. Parfois il me priait de recommencer mon récit encore et encore ; il m'interrogeait sur des choses que je lui avais racontées la veille à peine, comme si je ne les lui avais jamais dites : « Vous aviez un pavillon de sport ? », « Qui était votre gardien préféré ? ». Au début j'ai cru que c'était juste les médicaments, mais ensuite je me suis rendu compte qu'il avait les idées assez claires. Il ne voulait pas seulement entendre parler de Hailsham, mais s'en *souvenir*, comme s'il s'était agi de sa propre enfance. Il savait qu'il était proche de l'issue, et il avait entrepris la chose suivante : il me poussait à lui faire ces descriptions afin qu'elles imprègnent son cerveau et que se brouille peut-être, pendant les nuits de veille, la lisière entre mes souvenirs et les siens, avec les drogues, la souffrance et l'épuisement. C'est alors que j'ai compris, réellement compris, la chance que nous avons eue – Tommy, Ruth, moi, nous tous.

Quand je roule aujourd'hui dans la campagne, je découvre encore des détails qui me rappellent Hailsham. Je dépasse l'angle d'un champ brumeux, ou, en

descendant le flanc d'une vallée, j'aperçois au loin le fragment d'une grande maison, ou même un bouquet de peupliers disposés d'une certaine façon sur un versant de colline, et je pense : « C'est sans doute ça ! Je l'ai trouvé ! C'est *vraiment* Hailsham ! » Puis je comprends que c'est impossible, je continue ma route, et mes pensées dérivent. Il y a en particulier ces pavillons. Je les repère partout, à l'extrémité de terrains de sport, petits bâtiments blancs préfabriqués avec une rangée de fenêtres étrangement placées en hauteur, blotties sous les combles. Je pense que dans les années cinquante et soixante on en a construit un grand nombre, et le nôtre date sans doute de cette époque. Si j'en dépasse un en voiture, je me retourne pour le fixer le plus longtemps possible, un jour je vais avoir un accident, mais je ne peux pas m'en empêcher. Il n'y a pas si longtemps, je traversais une partie déserte du Worcestershire et, à côté d'un terrain de cricket, j'en ai vu un qui ressemblait tant à celui de Hailsham que j'ai fait demi-tour pour l'examiner de plus près.

Nous aimions notre pavillon de sport, peut-être parce qu'il nous rappelait les charmants cottages où habitaient toujours les personnages des livres d'images de notre enfance. Je nous revois chez les Juniors, suppliant les gardiens de donner le cours suivant dans le pavillon, et non dans la salle habituelle. Ensuite – à douze ans, bientôt treize –, en Senior 2, le pavillon était devenu le lieu où se réfugier avec ses meil-

leurs amis quand on voulait échapper au reste de Hailsham.

L'endroit était assez spacieux pour accueillir deux groupes distincts sans qu'ils se gênent – l'été, un troisième groupe pouvait traîner dans la véranda. Mais, dans l'idéal, vous et vos amies souhaitiez avoir l'endroit pour vous, aussi vous deviez souvent louer et argumenter. Les gardiens nous demandaient toujours de rester civilisés, cependant, en pratique, il fallait pouvoir compter sur des fortes personnalités dans son groupe pour avoir une chance d'obtenir le pavillon pendant une récréation ou une heure de liberté. Je n'étais pas du genre à m'effacer, mais je suppose que si nous y allions aussi souvent, c'était surtout grâce à Ruth.

D'habitude, nous nous affalions sur les chaises et les bancs – nous étions cinq, six quand Jenny B. venait –, et papotions à qui mieux mieux. Ce genre de conversation n'avait cours que si vous étiez caché dans le pavillon ; nous pouvions discuter d'un sujet qui nous préoccupait, pousser des hurlements de rire ou nous disputer âprement. C'était surtout une façon de nous détendre un moment en compagnie de nos amies les plus proches.

L'après-midi auquel je songe en particulier, nous étions perchées sur des tabourets et des bancs, nous pressant contre les hautes fenêtres. Cela nous offrait une vue plongeante sur le terrain nord où environ une douzaine de garçons de notre année et de Seniors 3

s'étaient réunis pour une partie de foot. Le soleil brillait, mais il avait dû pleuvoir plus tôt dans la journée parce que je me souviens du scintillement de la surface boueuse de l'herbe.

Quelqu'un a observé que nous avions tort d'afficher ainsi notre curiosité, mais nous avons à peine reculé. Ensuite Ruth a dit : « Il ne se doute de rien. Regardez-le. Il ne se doute vraiment de rien. »

Quand elle a prononcé ces mots, je l'ai fixée, guettant des signes de désapprobation sur ce que les garçons s'apprêtaient à faire à Tommy. Mais la seconde suivante elle s'est écriée avec un petit rire : « L'imbécile ! »

J'ai alors compris que, pour Ruth et les autres, ce que les garçons choisissaient de faire ne nous concernait guère ; notre opinion n'entraît pas en ligne de compte. En cet instant, nous nous pressions contre les fenêtres non parce que la perspective de voir Tommy humilié une fois de plus nous comblait de joie, mais simplement parce que nous avions eu vent de ce nouveau complot et étions vaguement curieuses d'assister à son dénouement. Durant cette période, je ne pense pas que ce que fomentaient les garçons allait beaucoup plus loin. C'était ce genre de détachement qu'éprouvaient Ruth et les autres, et moi aussi probablement.

Ou peut-être ma mémoire me trompe-t-elle. Même alors, quand j'ai vu Tommy courir sur ce terrain, le visage empreint d'une joie non dissimulée à l'idée d'être à nouveau accepté dans l'équipe, de pratiquer

le sport dans lequel il excellait, j'ai peut-être eu une pointe d'angoisse. Je me rappelle qu'il portait le maillot bleu clair qu'il avait acheté à la Vente le mois précédent – celui dont il était si fier. Je me souviens d'avoir pensé: « Il est vraiment stupide de jouer au foot avec. Il va l'abîmer, et après, comment il va se sentir? » J'ai dit tout haut, sans m'adresser à personne en particulier: « Tommy a son polo. Sa chemise polo préférée. »

Je pense que personne ne m'a entendue, parce qu'elles riaient toutes de Laura – le grand clown du groupe – qui mimait une à une les expressions qui se succédaient sur les traits de Tommy tandis qu'il courait, agitait les bras, poussait des cris et taclait. Les autres garçons se déplaçaient autour du terrain avec l'air délibérément langoureux qu'ils adoptent quand ils s'échauffent, mais Tommy, dans son excitation, galopait déjà à fond de train. J'ai déclaré, plus fort cette fois: « Il va en être malade s'il abîme ce polo. » Ruth m'a entendue alors, mais elle a dû penser que je disais cela en manière de plaisanterie, car elle a ri sans conviction et a lancé une raillerie de son cru.

Les garçons avaient cessé de taper dans le ballon et s'étaient rassemblés, debout dans la boue, leur poitrine se soulevant et s'abaissant doucement tandis qu'ils attendaient que la sélection de l'équipe commençât. Les deux capitaines qui émergèrent étaient des Seniors 3, pourtant tout le monde savait que Tommy était meilleur que n'importe quel garçon de

cette année-là. Ils tirèrent au sort pour savoir qui allait choisir le premier groupe, puis celui qui avait gagné considéra le groupe.

« Regardez-le, dit quelqu'un derrière moi. Il est totalement convaincu d'être choisi le premier. Regardez-le donc ! »

À cet instant, il y *avait* chez Tommy quelque chose de comique, qui vous faisait penser : eh bien, oui, s'il se montre aussi bête, il mérite ce qui va lui arriver. Les autres feignaient tous d'ignorer le processus, et de ne pas se préoccuper de leur place dans la hiérarchie. Certains bavardaient tranquillement, d'autres renouaient leurs lacets ou fixaient leurs chaussures tout en piétinant la boue. Mais Tommy ne quittait pas des yeux le garçon de Senior 3, comme si son nom avait déjà été appelé.

Laura a continué sa mimique pendant toute la séance, reproduisant les expressions successives qui traversaient le visage de Tommy : au début, la vivacité ; l'inquiétude mêlée de perplexité après la nomination du quatrième joueur, qui n'était toujours pas lui ; la détresse et la panique quand il a commencé à saisir ce qui se passait en réalité. Pourtant je n'étais pas tournée vers Laura, parce que je regardais Tommy ; je savais seulement ce qu'elle faisait car les autres riaient et l'encourageaient. Ensuite, quand Tommy s'est retrouvé tout seul, et que les garçons ont tous commencé à ricaner, j'ai entendu Ruth qui disait :

« Ça vient. Ne bougez plus. Sept secondes. Sept, six, cinq... »

Elle n'est jamais arrivée au bout. Tommy s'est mis à pousser des vociférations assourdissantes, et les garçons, riant à présent ouvertement, se sont élancés vers le terrain sud. Tommy a fait quelques enjambées – il était difficile de déterminer si son instinct lui dictait de se jeter à leur poursuite ou s'il était terrifié à l'idée de rester en arrière. En tout cas il s'est aussitôt arrêté et les a regardés s'éloigner, la face écarlate. Puis il a commencé à crier et à hurler, un fatras absurde de jurons et d'insultes.

Nous avons déjà assisté à bon nombre des crises de Tommy, aussi sommes-nous descendues de nos tabourets pour nous éparpiller dans la pièce. Nous avons essayé d'entamer une conversation sur un autre sujet, mais il continuait en arrière-fond, alors au début nous avons roulé des yeux et tenté de l'ignorer, et pour finir – sans doute dix bonnes minutes après avoir quitté les fenêtres – nous avons regagné nos postes.

Les autres garçons avaient entièrement disparu de notre vue, et Tommy n'essayait plus de lancer ses commentaires dans une direction particulière. S'agissant dans tous les sens, il se contentait de fulminer, contre le ciel, le vent, le piquet de clôture le plus proche. Laura a dit qu'il était peut-être en train de « répéter son Shakespeare ». Une autre fille a fait remarquer que, chaque fois qu'il criait quelque chose, il soulevait un pied et le pointait vers l'extérieur, « comme

un chien qui pisse ». J'avais moi-même remarqué ce geste, et ce qui m'avait frappée, c'était que chaque fois qu'il enfonce à nouveau le talon dans le sol, des particules de boue giclaient sur ses mollets. Je songeai à nouveau à sa précieuse chemise, mais il se trouvait trop loin pour que je voie si elle était très tachée.

« Je suppose que c'est un peu cruel, dit Ruth, cette façon qu'ils ont toujours de le pousser à bout. Mais c'est sa faute. S'il avait appris à ne pas s'énerver, ils lui ficheraient la paix.

– Ils s'en prendraient quand même à lui, intervint Hannah. Graham K. a un caractère aussi coléreux, mais ils font d'autant plus gaffe avec lui. S'ils s'acharment sur Tommy, c'est parce qu'il est feignant. »

Tout le monde s'est mis à parler en même temps, de Tommy qui ne cherchait jamais à se montrer créatif, qui n'avait jamais rien proposé pour l'Échange de printemps. Je suppose qu'en réalité, à ce stade, chacune de nous espérait en secret qu'un gardien allait sortir de la maison pour venir le chercher. Certes, nous n'étions pour rien dans cette dernière machination pour mettre Tommy hors de ses gonds, mais nous *avons* pris des places au premier rang et commençons à nous sentir coupables. Aucun gardien n'apparaissait, et nous avons continué d'énumérer les raisons pour lesquelles Tommy méritait tout ce qui lui arrivait. Puis, quand Ruth a consulté sa montre et déclaré que, même s'il nous restait du temps, il valait mieux rentrer, personne n'a protesté.

Tommy était encore en pleine crise quand nous sommes sorties du pavillon. La maison principale se trouvait à notre gauche, et puisqu'il se tenait dans le champ, juste devant nous, nous n'avions pas besoin de passer près de lui. De toute manière, il nous tournait le dos et ne semblait pas du tout conscient de notre présence. Néanmoins, quand mes amies se sont mises à longer la lisière du champ, j'ai obliqué dans sa direction. Je savais que cela intriguerait les autres, mais j'ai continué – même lorsque j'ai entendu Ruth qui me pressait tout bas de rebrousser chemin.

Je suppose que Tommy n'avait pas l'habitude d'être dérangé pendant ses crises de rage, car quand je me suis approchée de lui sa première réaction a été de me fixer une seconde, puis il a continué dans le même registre. Comme si j'étais montée sur scène en plein milieu de son monologue de Shakespeare. Même quand je lui ai dit : « Tommy, ton joli polo. Tu vas l'abîmer », il n'a pas eu l'air de m'entendre.

Je me suis alors penchée pour lui saisir le bras. Après, les autres ont pensé qu'il avait prémédité son geste, mais j'étais presque sûre du contraire. Il s'agitait encore dans tous les sens et ne pouvait pas savoir que j'allais le toucher. Quand il a brusquement relevé le bras, il a écarté ma main et m'a frappé la joue. Ça ne m'a pas du tout fait mal, mais j'ai poussé un cri, et derrière moi la plupart des filles m'ont imitée.

À ce moment-là Tommy a enfin semblé se ressaisir, et, prenant conscience de ma présence, de celle des

autres, du fait qu'il se trouvait dans ce champ et s'était comporté de cette façon, il m'a fixée un peu bêtement.

« Tommy, ai-je dit d'un ton sévère. Ta chemise est pleine de boue.

– Et alors ? » a-t-il marmonné. Tout en prononçant ces mots, il a baissé les yeux, remarqué les taches marron et, affolé, s'est arrêté net de crier. J'ai vu sur son visage combien il était surpris que je sache à quel point il tenait à son polo.

« Ne t'inquiète pas, ce n'est rien ! me suis-je écriée avant que le silence devienne humiliant pour lui. Ça partira. Si tu n'arrives pas à le nettoyer toi-même, apporte-le à Miss Jody. »

Il a continué d'examiner sa chemise, puis a répondu en bougonnant : « De toute manière, ça ne te concerne pas. »

Il a paru regretter immédiatement cette dernière remarque et m'a regardée d'un air penaud, comme s'il espérait entendre une parole de réconfort. Mais j'en avais assez de lui, surtout avec les filles qui observaient la scène – et, j'imagine, toutes celles qui nous surveillaient depuis les fenêtres de la maison principale. Je me suis détournée avec un haussement d'épaules et j'ai rejoint mes amies.

Tandis que nous nous éloignons, Ruth a posé le bras sur mes épaules. « Au moins tu as réussi à faire taire cet animal enragé. Ça va ? »